

François Ardeven

Psychanalyste

Professeur de lettres classiques

Lecteur du midrach laïque au centre Medem Arbeter Ring

E-mail : fard2005@yahoo.fr

Colloque La Lysmaque, 21 et 22 mai 2016 : "Lacan avec Spinoza".

Un rêve brésilien de Spinoza

Prologue

Je veux aller assez vite – mais on prendra quelques chemins de traverses – à quelques propositions autour d'un rêve de Spinoza. Le philosophe aussi rationnel qu'il soit garde son *ethos* consolateur, et à son aîné Pierre Balling, père qui vient de perdre son fils, confesse dans une lettre (20 juillet 1664) qu'un rêve s'est "offert" à lui... Un Brésilien, appelé plus loin Éthiopien, est en effet venu traverser la nuit et le rêve de Spinoza.

Les rêves et les nuages sont semblables de ce qu'ils sont sans transcendantal. Pas plus de machine à rêve (les drogues ont des effets trop mécaniques) que de "machine à faire des nuages", comme dit Wittgenstein. Spinoza, expose rationnellement l'erreur de la tristesse, même au plus sombre de la vie. Et peut-être sa trace marrane, "brésilienne" à son insu, et son amour pour le rabbin Isaac Aboab de Foseca, qui l'enseigna avant de partir en Amérique du Sud.

Spinoza commence souvent ainsi : la raison et l'expérience enseignent que... Il y a ainsi, comme des petits cailloux dans tout l'œuvre, des petites histoires, des micro-midrach, qui viennent étayer le nécessaire de la démonstration. *L'exemplum* – que Giorgio Agamben après Festus distingue si finement de *l'exemplar* – est toujours préféré au *cogito*. On connaît la simplicité presque benoîte sans démonstration de la proposition "l'homme pense" qu'on trouve dans *l'Éthique*. Et il y a partout dans l'œuvre comme les petits cailloux du conte, des petites adresses, des embryons de récits, des sous-discours. Des humains connus comme Alexandre conquérant l'Asie et recourant aux oracles, les matricides d'Oreste et de Néron, l'amnésique poète Luis de Gongora. Des humains inconnus comme ce protestant Bergh qui donne des hosties consacrées à des chevaux, ou celui qui trompé en vint à haïr tous les hommes. Les

histoires sont à part entière une connaissance rationnelle. Cette lettre à Balling est un de ces cailloux.

Sortir de la correspondance, substituer au simple rapport le rapport au rapport, car dans l'analyse il n'est question que du rapport (en second) entre l'analyste et son analysant, vider – pour faire place à un vide fonctionnel¹ – l'espoir de la compréhension que sont parfois les lettres qu'on échange, et qui sont une étreinte souvent vaine (voir Madame de Sévigné avec sa fille) autour d'un sujet qui ne se laisse pas saisir, déboîter – ce que fit Freud avec Fliess dans une correspondance unique de l'interruption et la chute de laquelle est née la psychanalyse –, voilà qui peut justifier qu'on puisse revendiquer analyser avec Spinoza

Propositions

1 - J'irai le plus vite possible à un fragment d'un rêve écrit de Spinoza (cf. *Traité de la Réforme de l'Entendement*, proposition 49), où celui-ci veut arriver le plus vite possible (*quot ocius*) à Dieu.

2 - On ne sait pas fabriquer des nuages, fit très simplement un jour observer Wittgenstein. Il n'existe pas de machine capable de maîtriser ou même de seulement annoncer les formes évolutives qui attendent la vapeur dans le ciel ou la goutte de lait dans la tasse de thé. La chenille de Lewis Carroll aura eu beau questionner la petite Alice dans un "who are you ?" plein de détermination, les ronds de fumée qui s'échappent du houka tracent² des lettres aériennes qui se dispersent presque aussitôt, en même temps que la chenille est devenue papillon.

Un enfant regarde par la fenêtre : les nuages gris s'allongent et s'étirent, et peu à peu des figures familières apparaissent, un dragon, une casserole, un bouddha. L'instituteur accrochera la scène en posant, en *thésant* que l'enfant est rêveur. Le nuage et le rêve dans l'enfance avancent ensemble.

Naturellement comme toute analogie, elle ne vaut pas absolument. Entre les deux domaines, entre le météorologique et l'onirique se taillent des dire différents. Dans la même Autriche, un dire sur la météorologie, sur le climat, sur les formes de vie, va de Musil (la si frappante ouverture de *l'Homme sans Qualités*) à Wittgenstein ou à Canetti, un autre, sur l'onirique, part de Freud. Ce qui vaudrait pour les uns dans la description (allongement, isthme, semblance de répétition, effet de masse) ne vaut pas pour l'autre. Les "comme si" viennois divergent.

Parle-moi comme si tu regardais un paysage qui défilerait à travers la fenêtre d'un train, injonction faite par Freud à ceux qui veulent faire l'expérience d'une psychanalyse. Nous ne sommes plus à l'école, mais dans un de ces trains autrichiens qui faisaient tellement peur à Freud, les ancêtres des Transaméricains, qui, quand, chez Hitchcock, ils passent dans un tunnel, annoncent dans un rire de diable, qu'un crime, qu'un « rapport » va être commis.

¹ Voir René Lew, *La "Chose" en psychanalyse*, édition la Lysimaque.

² Dans l'illustre dessin animé de Walt Disney qui est une œuvre en soi, la chenille a, si on regarde bien, presque quelque chose des traits du vieux Lacan.

Comme si, *als ob*, est un opérateur³ chez Kant aussi bien dans l'ordre pratique⁴ que dans l'ordre esthétique : le *comme si* vient schématiser l'irreprésentable qui se donne tout de même à être présenté dans la fulgurance sans temps, dans les éclairs du sublime, du *Erhabenen*.

C'est le *comme si* qui crée l'horizon justement, les nuages et les paysages et la ligne du fond. L'analyste fait comme s'il comprenait le terrible qui s'énonce parfois depuis l'autre, mais avec l'autre impératif qui est de faire entendre que bien sûr il ne peut tout même pas entendre le vrai timbre de stridence qui fait souffrir l'autre. Je te comprends, je te suis, aussi parce que je te dis que je ne peux pas comprendre absolument. Que c'est dans un nouvel élément, le savoir, le fluide symbolique si on veut, qu'un peu d'échange, d'osmose peut avoir lieu. Frictionnent entre eux ici l'entendement (je comprends) et la Raison (je sais que je ne comprends pas). Dans l'entrebâillement de la porte que la scansion fait se refermer parfois lourdement et sur l'analyste qui retourne au fauteuil, et sur l'analysant qui va au monde, le premier devant faire entendre au second qui s'en va qu'il a dit la vérité, dans le distors de la vérité justement, alors que le second se dit en retour, son texte inversé, en écrevisse, qu'il a encore menti au premier. La séance scandée par la battue du dire, et pas seulement par l'écoulement chronique du temps (et du reste est-il absolument impossible aujourd'hui de penser une séance courte d'une longueur à peu près identique à celle d'une durée acceptable, d'à peu près une demi-heure, comme dure le silence que prédit St-Jean dans l'Apocalypse⁵ ? Ne peut-on faire, et n'est-ce pas cela l'art analytique, si c'en est un, comme si la séance courte avait tout de même à peu près duré sa demi-heure ?

Cet *à peu près*, ce comme si, est peut-être la condition pour que la séance soit un *event*, un événement où chacun prend sa part dans l'autre. La séance courte n'est peut-être que le passage à la séance courte. C'est le passage qui compte, la *passa*. A travers la systématisation lacanienne sans doute entend-t-on cet *à peu près* avec lequel Freud lui-même, qui l'apprit de Dora⁶, dut apprendre à composer. L'à peu près de l'opération différentielle, le *dt* des mathématiciens.

Il faudrait au psychanalyste s'il était aussi un peu un philosophe allemand marcher entre deux temps, celui de la branche kantienne, "judaique" comme dit Hegel, temps qui est son propre composé, son auto-affectation ("je serai que je serai" répond Dieu depuis le buisson ardent⁷), et celui de la branche hégélienne, celui des stades, celui des synthèses, qui s'unit au Concept une fois celui-ci parvenu à lui-même, dans l'éternité. Le deuxième se développe, s'étire (mais pas comme un nuage) jusqu'à son retournement, le premier se règle lui-même sur lui-même,

³ Sur cet opérateur en *comme si*, on se reportera spécialement au très beau livre de Patrice Loraux, *le Tempo de la Pensée* au Seuil. Rares sont les livres de philosophie aussi inspirants pour l'analyste. J'ai une reconnaissance d'étudiant pour ce grand philosophe.

⁴ (La maxime universelle : Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle, *comme si*, en gauchissant la formule, la maxime devait valoir pour tout le monde. Sauf que dans l'ordre pratique, la modulation du *comme si* vaut absolument).

⁵ Apocalypse selon St-Jean (VIII,1) : « Quand l'Agneau brisa le septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure ». Et cet « à peu près » traduit lui-même à peu près le mot grec – (*Ós*), une des façons de traduire en grec le mot « comme ».

⁶ Freud : "Le transfert est représenté dans le second rêve de Dora, par plusieurs allusions claires. Lorsqu'elle me le raconta, j'ignorais encore, et ne l'appris que plus tard, que nous n'avions plus que deux heures de travail devant nous : le même laps de temps qu'elle passa devant la Madone Sixtine (Dresde) et qu'elle prit pour mesure (en se corrigeant au lieu de deux heures et demie) du chemin."

⁷ Exode 3, 14.

et malheur à la raison si elle veut faire pousser son *Streben* (son zèle à com-prendre) par là. Une fois l'unité, la règle choisie, il suffirait de la suivre. Opération dont Wittgenstein a montré comment le langage s'y trouve toujours pris. Le psychanalyste a des devoirs, des impératifs qui sont autres que ceux qu'on reconnaît habituellement au philosophe⁸: ceux de devoir s'arrêter quand il le veut et de ne pas espérer parfois aller au-delà d'une expression imparfaite (on dirait en psychanalyste peut-être que, selon la fameuse formule, l'analysant a toujours de l'avance sur l'analyste). De Wittgenstein ici, il lui suffit pour le moment de retenir que l'expérience humaine, celle du langage, s'offre toujours sous deux régimes, un qui est normatif et un autre qui est descriptif, mais que ces deux régimes sont simultanés dans la langue, qu'ils se chevauchent. Dans ce chevauchement, le philosophe voit une erreur (par exemple croire qu'on peut raisonner mathématiquement avec l'infini sans rappeler à chaque fois le type d'algorithme d'où provient chaque infini qu'on utilise), l'analyste entend une souffrance. Pourtant le programme, viennois, est le même : " montrer à la mouche comment sortir du bocal."

L'arme de l'analyste, c'est le temps : séance courte ou séance longue, séance courte où la parole est coupée dès qu'elle arrive parfois⁹, en amont¹⁰ absolument, avec le risque que, si le mode ultra-rapide devient système, elle devienne torture, séance longue où l'inconscient, dans lequel la parole, trop au courant de l'écoulement du temps, se plie, se courbe en une forme à chaussure, séance courte ou longue, peu importe au fond si l'analyste sait l'opération à laquelle il procède ; c'est-à-dire à la séparation du temps normatif (le trauma quand il continue à étalonner la vie) et du temps descriptif (le temps du symptôme). Sauf que pour le temps que doit découper l'analyste, il n'est aucun mètre de Sèvres, pas même le temps qu'il a connu ou connaît encore quand lui-même était ou est en analyse. Il semble bien qu'on n'a pas fini de compter avec le comput de Dora.

3 - Jean-François Lyotard dans des petits textes autobiographiques, rassemblés sous le titre *Pérégrinations*, récapitule avec beaucoup d'humilité le chemin de sagesse qui l'a poussé tant de fois à gravir en variant les angles la montagne de *la Critique du Jugement*, la troisième *Critique* de Kant – le moins sadien des textes possible. Le premier chapitre intitulé "nuage", comme un petit texte japonais, le montre plein de doute au moment où Lacan expose le "grand A", il fait éprouver presque le temps qu'il lui a fallu pour cesser un peu de résister à ce

⁸ Aristote fait très exception avec son *ananké sténai*: il est nécessaire d'arrêter.

⁹ Lacan qui interrompt (excédé ?), jugée trop longue, la leçon d'un analysant sur *Les Frères Karamazov*. (Ecrits, p.130, Seuil)

¹⁰ On relira peut-être avec plus de profit ce qui vient d'être écrit avec en main la *Rhétorique Spéculative* de Pascal Quignard où est montré comment la philosophie, celle qui vient toujours à l'heure, avec l'espoir d'une coïncidence, a toujours eu affaire en Grèce comme en Chine à l'entreprise de déstabilisation de la part de la rhétorique, qui prône un avant, une forme préalable, un amont à toute parole de sens. Quand le sens se dit, même dans l'aphorisme pour les philosophes qui eurent vent du problème dès le début du philosopher, le rhétoricien, lui, est déjà parti jouer de la musique. Le discours psychanalytique est-il le dernier combat en date de la part de la rhétorique contre la philosophie, en tout cas contre l'idéalisme ? Le silence de l'analyste, caricatural, est-il un silence rhétorique ? "Ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire" conclut, d'une façon si fameuse, le *Tractatus Logico-philosophique*. Derrida, à rebours, écrira que justement "ce qu'on ne peut pas dire, il faut l'écrire". C'est une autre façon de procéder avec la question de savoir si, oui ou non, la lettre parvient à destination. Pour Derrida, c'était dans la condition même de la correspondance que la lettre, que toute lettre, puisse aussi ne pas arriver. Pour Wittgenstein, une telle question, où se mêlent trop de significations différentes, était irrecevable.

A, qui pourtant reconnaît-il, lui permet *in fine* de fonder en raison la différence entre le réel qui est du domaine du désir et l'imaginaire où se chante la plainte. Lyotard regardait le ciel peut-être en refusant comme il le dit que revienne en héritage au seul symbolique en somme, comme il l'écrit, le "reste", le *dt*, toutes les formes de connaissance, tout le rythme du monde, comme le *pop' art* semblait fait pour éloigner le savoir de tout transcendantal théorique. Le concept tendait directement au sensible. Quant au sensible, il s'autorisait à penser. Lyotard, quelques autres immédiatement dans l'après-68, s'accrocheraient à la montagne de la *troisième Critique*, pour capter, un peu comme Lacan l'avait fait avec le surréalisme, ce qui montait avec la nouvelle modernité. Toujours sur le métier des générations, il y a à domicilier l'imaginaire, le symbolique et la mort qui ne doit jamais être la même d'une génération à l'autre. Shakespeare montre cela comme personne : c'est la vraie tragédie, celle qui fait que le fils meurt de la mort du père.

4 - Symbolique, Réel et Imaginaire semblent, quelles que soient les combinaisons, avoir l'air de toujours devoir danser ensemble sans que se résolve bien sûr jamais l'insoluble problème des trois corps. Est-ce là ce qu'on appelle Occident ? Ou bien encore l'Occident se laisse-t-il "avoir" par la définition de son désir comme petit *a*, inspécularisable, petit *a*, pour le dire du nom de qui, toujours de la place d'attribut où la grammaire le place, saute à celle du sujet, du juif, comme l'avance même François Regnault dans un article célèbre¹¹. Il faut entendre aussi que certains "Maos" comme on disait, étaient vraiment à l'écoute de la Chine. Certains en sont devenus hypnotérapeutes. Ce n'était pas tout à fait la Chine de Lacan, faite de calligrammes, de pinceaux, de bols d'écailles, celle qui ne demande peut-être pas plus qu'un regard ou qu'une écoute, juste une fois entendre un gong, juste une fois arrêter la mécanique de la lecture et prendre la mesure du truchement qui a permis la lecture. Ce truchement n'est pas perte d'on ne sait quelle authenticité, quelle sacralité, c'est le gain d'un relais, d'une histoire, c'est du surcroît¹², c'est un peu une grâce. Lire dans Dôgen, dans le traité zen *Shôbôgenzô* : "Dire beaucoup de choses comporte beaucoup d'inconvénients, dire peu de choses a peu de force. "En s'éloignant du dire-beaucoup et du peu-dire, que dira-t-on ? " Un peu plus tard, il écrit : "Pénétrer les herbes, faire du vent". Attendre les nuages ?

5 - Le rêve de Descartes a crevé l'écran¹³, c'est le grand rêve de la philosophie. Tous les autres en ont été et sans doute en seront éclipsés. Peu de place est laissée au "petit" rêve de Spinoza, qui est planté dans sa correspondance avec Pierre Balling.

Sans originalité, je fais revenir le rêve de Descartes. Ou ce qui a été consigné comme le rêve de Descartes. En effet il n'y a pas une leçon "inconcussable" du rêve. Ce que Freud lut, et à la distance duquel il se tint loin, ainsi qu'il l'écrit à Maxime Leroy qui lui avait envoyé le "texte" du rêve en précisant qu'il fallait connaître le rêve et un peu le rêveur à la fois, c'est un texte d'un certain abbé Adrien Baillet, une traduction paraphrasée de la copie que fit Leibniz du texte manuscrit de Descartes dit *l'Olympica* qui est perdu. Le rêve de Descartes est le rêve d'un rêve. Voici le "texte".

¹¹ Ornicar n° 50. C'est aussi dans le malheur des définitions essentialistes qu'on trouvera un certain Occident. Ce qu'Henri Meschonnic appelle la tyrannie du signifié et le naufrage du rythme.

¹² La Sagesse juive enseigne que le messie n'apparaîtra qu'une fois toutes les sources dévoilées et reconnues. Que fut alors *scilicet* quand aucun nom n'apparaît nulle part ?

¹³ François Manenti fait un commentaire précis de l'interprétation du rêve de Descartes dans *L'Acte psychanalytique*, Espaces Lacan, février 1992, Paris.

Durant la nuit, alors que tout était fièvre, tonnerre et panique, des fantômes apparurent au rêveur. Il essaya de se lever pour les chasser, mais retomba honteux de lui-même, ressentant une grande faiblesse du côté droit. Soudain une fenêtre de la pièce s'ouvrit, et, terrifié, il se sentit emporté par le tourbillon d'un vent violent, lequel le fit tourner plusieurs fois sur le pied gauche. Se traînant en chancelant, il atteignit les bâtiments du collège dans lequel il avait été éduqué et essaya désespérément d'entrer dans la chapelle pour y faire ses dévotions. A ce moment des gens passèrent, il voulut s'arrêter pour leur parler et remarqua alors qu'un des leurs portait un melon venant d'un pays étranger. Un vent violent le porta en retour vers la chapelle. Ne sachant plus s'il rêvait ou non, il rêva encore ces mots : Quod vitae sectabor iter ?¹⁴ Soudain un homme apparut qui lui fit lire un passage d'Ausonius commençant par le syntagme : Est et non.

Voilà donc « le » rêve de celui qui, comme le dit Lacan, inventa, après des essais tâtonnants qui poussaient depuis Saint Augustin, la formule du « sujet de la science ». Qui est le sujet de la psychanalyse ? Celle-ci s'adresse au sujet de la science, on devrait dire sujet de l'Occident¹⁵. Le sujet de la science est le sujet pour lequel se distendent énoncé et énonciation. On croit pouvoir faire avec un pan-prédicativisme sans que l'énonciation s'échappe dans l'énoncé. L'opération analytique a été d'introduire pour ce cercle toujours prompt à se refermer un effet de décentration. Le sujet de l'inconscient, qui est insaisissable dans une formule, inspécularisable dans un graphe, n'est pas. Il est un effet de strie, de déchirure, de rature, de floutage, de hachure sur les actions du sujet supposé maître de sa volonté. Naturellement la psychanalyse n'a pas le monopole de cette décentration : quand Wittgenstein invente ses jeux de langage, il invente des dispositifs pour distinguer les deux sujets. Qui veut quand tu décides de lever le bras ? Ralentir la pensée, faire voir une articulation qu'on n'avait pas vue, un automatisme qui n'est peut-être qu'une habitude. "Déshabitude-toi" est un impératif que Wittgenstein lance à ses lecteurs. Avec la prudence qu'il s'agit seulement de rompre avec les habitudes comme forces du destin, minuscules à chaque fois, mais qui, multipliées, immobilisent un sujet¹⁶. On voit Lacan, wittgensteinien du moins pour ce point, ne laissant plus dans la séance courte la moindre habitude s'installer. Aux limites de l'habitable. Le temps de la séance est un temps où peut-être on peut apprendre à se déshabitude, à se désengluer, mais non sans que d'autres règles se soient imposées, d'autres habitudes aussi, l'inconfort de toute analyse ne peut être total.

Le sujet Descartes, rédigeant son rêve, si tourbillonnant qu'aucune page réelle ne le saisit, vraiment est-il le premier sujet de la science ? On aura la prudence de Freud. Rien à dire sur Descartes et son poêle dans lequel il était nu, rien à tirer de cette façon, de cette obsession qu'il a de chercher l'expérience comme à nu du sujet. Juste peut-on imaginer, presque un

¹⁴ Ausone, *XVème Idylle*. Le *est et non* n'est pas dans Ausone, mais est sans doute une réminiscence sans référence de Pythagore.

¹⁵ On sait que Lacan, dans une préface qui a fait un peu de bruit, a affirmé, par provocation aussi, la non-analysabilité des Japonais, en vertu de leur langue qui au fond aurait fait tout le travail, de cette langue pour laquelle serait tracée de façon visible (jeu entre les différents syllabaires, et les particules de fonction qui segmentent la phrase) la frontière qui passe entre le régime normatif et descriptif du discours. Non-analysabilité qui topographierait le monde nippon en-dehors de l'épistémé occidentale, hors de l'épistémé de la science.

¹⁶ Ce n'est sans doute pas très différemment que le rabbi Nahman de Braslav avait vu dans l'interdit d'être vieux, non de vieillir bien sûr, un des cœurs de la tradition juive.

Luftmensch, ce sujet désorienté, devenu faible à droite, du côté de la sécurité, tournant sur lui-même sur l'archimédien pied gauche. Tourbillonnent déjà autour de lui peut-être les triangles labiles qui seront la substance du *Monde*. Quel Autre pour lui ? La porte de l'Eglise est fermée. L'étranger avec son melon, sa boule sur la tête est aussi un autre/Autre qui se présente. Hélas, voilà qu'un vent, qu'une tempête l'éloigne lui aussi. Le sujet n'a plus alors, au comble de la panique, de l'impression du tout qui ne s'organise plus, qu'à tomber en lui-même et creuser une instance capable de lui parler. Capable enfin, dans un univers devenu tourbillonnaire, sans pôle, de soutenir la contradiction, *Est et (etiam ?) non*.

Le sujet de la science est le sujet du *cogito*. Lacan le fait paradoxalement d'autant plus entendre que c'est dans *l'Ethique* de Spinoza, dressée contre le *cogito*, qu'il trouve l'exergue à sa thèse, qui est la couronne de toute l'œuvre.

6 - Elisabeth Roudinesco, dans son *Lacan*, rappelle avec une grande précision l'histoire de la traduction d'un passage de *l'Ethique*. Il s'agit de la proposition 57 du livre III : *Quilibet unius cujusque individui affectus ab effectu alterius tantum discrepat, quantum essentia unius ab essentia alterius differt*. Lacan à la fin de son travail propose de traduire : "une affection quelconque d'un individu donné quelconque montre avec l'affection d'un autre d'autant plus de discordance que l'essence de l'un diffère plus de l'essence de l'autre". Lacan donne à entendre non pas une affection comme dans la traduction classique d'Appuhn, mais bien *l'affect* freudien, de la même façon que les affections ne sont pas seulement en différence les unes avec les autres, mais en discordance. Pour parler comme Lacan, quelque chose se met à *couiner* dans le silence de *l'Ethique*. On suit Elisabeth Roudinesco : l'union de l'âme et du corps sera maintenant une affaire de traduction, la personnalité devient la "totalité constituée par l'individu et son milieu propre", pour laquelle le phénomène mental aura seulement valeur d'attribut, la folie – la paranoïa explicitement – s'en trouvera non plus confinée à n'être qu'un déficit, une faiblesse, elle entrera de plain pied dans un rapport d'expression avec l'état normal, elle deviendra pour Lacan un instrument de la cure. Cette discrédance élargit à toute la substance, à toutes les personnalités, la notion de discordance, de discord, de schize, de division. En lisant Freud avec Spinoza, le sujet retrouve la séparation, la *Spaltung*, à laquelle Freud a toujours cru qu'il était voué.

Cette discordance, à même le sujet, ce "bruit"¹⁷, il me semble qu'on a pu parfois l'entendre dans *l'Odradek* de Kafka, qu'il s'était réfugié dans le bruit pulmonaire de la créature *Odradek* ; c'est dans la bande-son des films de Lynch qu'on peut aussi l'entendre : du son y est fait depuis l'écart d'un sujet à l'autre, écart comme non pas simple différence de l'un à l'autre, mais comme le passage singulier que chacun doit s'extorquer depuis l'introuvable normal et depuis l'autre. Cette discordance, cette *discrepancy*, c'est la respiration de *l'Elephant man*, ou l'assourdissant bruit des conduits de vapeur dans *Eraserhead*, ou dans les paroles par à coup inaudibles des scènes sexuelles (toutes ?) de *Blue Velvet*. C'est le bruit du passage¹⁸.

¹⁷ Peut-être le stade archaïque de Piera Aulagnier, le stade des pictogrammes, le bruit de cette auto-affectation de soi.

¹⁸ Au sens où J.-F. Lyotard a pu écrire dans ses *Leçons sur l'Analytique du Sublime* que toute la *troisième Critique* était commandée par la question du "passage". D'où vient le bruit dans la *troisième Critique*, d'où vient la discrédance ? Lyotard avance une réponse qui n'a pas encore été entendue, recouverte par les autres tenants de la déconstruction. Lyotard était le plus légiférant de tous (par là le perdant ?). Ce passage, dans une fatale étourderie où se glissera Hegel, Kant oublie qu'il tient par-dessus tout à en maintenir le mouvement dans l'inconnaissable. D'où ce mouvement de dialectiser d'une main le rapport de l'imagination à la raison, en suggérant la synthèse d'un tiers, d'une troisième

7 - Soit donc la lettre de Baruch Spinoza à Balling, de juillet 1664, qui est, précise l'édition de la Pléiade un homme probablement d'âge mûr, un peu plus âgé que le jeune Baruch (*Benedictus* en latin, celui qui parle bien), probablement un membre de la secte anabaptiste des mennonites, dans l'aile la plus libérale de son parti, un homme capable, plus que d'autres coreligionnaires, d'entendre la leçon philosophique, il se chargea d'apprendre-on d'établir une version en hollandais des *Principes*. La situation est dans sa cruauté très simple : un homme vient de perdre son fils.

Au très sage et très prudent Pierre Balling

B. de S.

Cher ami,

J'ai bien reçu votre lettre du 26 du mois dernier. Elle m'a causé beaucoup de tristesse et d'inquiétude ; je trouve bien quelque consolation quand je considère la prudence et la force d'âme qui vous font mépriser les coups de la fortune ou plutôt de l'opinion, dans le temps même où ils sont le plus violents ; mais mon inquiétude s'accroît de jour en jour ; c'est pourquoi je vous prie et vous adjure au nom de notre amitié de ne pas vous lasser de m'écrire souvent. Quant aux présages que vous mentionnez (quand votre enfant était en bonne santé et vigoureux, vous avez entendu les mêmes gémissements qu'il devait pousser plus tard, au moment de sa maladie, et peu avant sa mort), je croirais volontiers qu'il ne s'agissait pas de vrais gémissements, mais seulement de votre imagination. Vous dites en effet que, vous étant levé et ayant prêté votre attention pour les entendre vous ne les perceviez plus aussi clairement qu'avant, ni aussi clairement qu'après, lorsque, un peu plus tard, vous vous êtes rendormi : celle-ci, libre et déliée, a pu imaginer avec précision des gémissements plus intenses (efficacius) et plus vifs qu'au moment où vous étiez éveillé et dirigiez votre ouïe vers un endroit bien précis. Ce que je dis là, je puis le confirmer et l'expliquer par un autre exemple : ce qui m'est arrivé l'un des hivers passés à Rinjsburg. Un matin, alors que le ciel s'éclairait déjà et que je m'éveillai d'un rêve très pénible, les images qui s'étaient présentées à moi durant mon sommeil se sont offertes à mes yeux avec autant de vivacité que s'il se fût agi d'objets réels, en particulier celle d'un Brésilien noir et crasseux que je n'avais jamais vu auparavant. Cette image disparaissait en grande partie lorsque, pour me distraire par un autre objet, je fixais mes yeux sur un livre ou quelque autre chose : mais dès que je m'en détournais et que je ne fixais plus rien avec attention, la même image de même Ethiopien m'apparaissait avec la même vivacité à

instance, en relativisant d'une main l'absolu de l'imagination, et de l'autre de pourtant absolument distinguer le moment de *l'Erhaben*, de la sublimation (qui, si on veut la maintenir de force dans l'atmosphère de la synthèse, perd son âme, ce que Lyotard appelle sa capacité d'exprimer la nature comme "écriture des formes"). Comment s'effectue ce passage entre l'imagination et la raison, sans la négociation de l'entendement que la *première Critique* avait cloué au transcendantal ? Quel est ce tiers que Kant met à table sans lui tendre une chaise ? Le réaménagement inquiet des topiques par Freud, leur suppression avec Lacan posent de la même façon la question d'une domiciliation possible/impossible d'un tiers, de l'esprit de justice si on veut, de l'autre comme face à face. Le tiers, le juste, l'hôte, l'animal (disait Derrida à la fin de son œuvre), c'est l'insituable. Regardons les animaux dans la Torah. Ils se taisent, se raidissent, ils savent que si les hommes refusaient l'Alliance et la Loi, Dieu n'épargnerait pas le monde.

plusieurs reprises, jusqu'à ce que, peu à peu, elle eût disparu. Je pense que c'est une chose de même nature qui s'est présentée à mon sens interne et que vous avez, vous, entendue. Mais parce que les choses en étaient toutes différentes, votre cas, mais non pas le mien, fut un présage. On peut clairement le comprendre par ce qui va suivre. Les effets de l'imagination procèdent de la constitution soit du corps, soit de l'esprit. Pour éviter des longueurs, je prouverai cela par la seule expérience. Nous savons par expérience que les fièvres et autres altérations du corps sont des causes de délire, et ceux qui ont le sang épais n'imaginent que rixes, blessures et autres choses semblables. Nous voyons aussi que l'imagination peut n'être déterminée que par la seule constitution de l'âme ; comme nous l'expérimentons, elle suit en tout les traces de l'entendement, enchaîne et relie entre elles les images et les mots en instaurant un certain ordre, comme l'entendement enchaîne et relie ses démonstrations : c'est pourquoi il n'est presque rien que nous ne puissions concevoir (intelligere) dont l'imagination, ne puisse à partir des traces, en former quelque image. Puisqu'il en est ainsi, les effets de l'imagination qui procèdent des causes corporelles ne sauraient jamais être les présages d'événements à venir parce que leurs causes n'enveloppent l'idée d'aucune chose commune. Mais au contraire les effets de l'imagination ou images qui tirent leur origine de la constitution de l'esprit peuvent être le présage de quelque événement futur parce que l'esprit est capable de pressentir confusément ce qui doit advenir. C'est pourquoi on peut imaginer cela aussi intensément (firmiter) et vivement que si des objets de même genre étaient présents : par exemple (pour prendre un cas semblable au vôtre) un père aime un fils au point que lui-même et son fils aimé ne forment qu'un seul et même être. Et puisqu'il doit nécessairement être donné dans la pensée du père (comme je l'ai démontré ailleurs) une idée de l'essence des affections du fils et ce qui en découle ; puisque d'autre part, en vertu du lien qui l'unit à son fils, de ses affections et de leurs conséquences, comme je l'ai démontré ailleurs plus longuement. Mais puisque l'âme du père participe idéalement de tout ce qui découle de l'essence du fils, le père, comme je l'ai dit, peut imaginer parfois l'une ou l'autre de ces choses qui découlent de cette essence et l'imaginer avec autant de vivacité que s'il l'avait présente devant lui; il faut seulement que les conditions suivantes soient remplies: 1° Si l'événement qui doit se produire au cours de la vie est important: 2° S'il est tel qu'on puisse l'imaginer: 3° Si le temps où se produira l'événement n'est pas trop éloigné; 4° Enfin, si le corps est bien constitué. Il ne s'agit pas seulement de la santé, mais aussi de la liberté d'esprit : il doit être affranchi de tout souci, de toute affaire qui pourrait troubler les sens du dehors. Il peut être utile aussi que nous pensions à ces choses qui existent (sic dans l'édition de la Pléiade) souvent en nous des idées semblables à celles qui seront un présage. Par exemple si nous entendons plusieurs fois des gémissements en parlant à tel ou tel homme, il arrivera que par la suite, en repensant à cet homme, les gémissements que nous entendions en lui parlant reviendront à la mémoire. Telle est, cher ami, mon opinion sur le point en question. Je reconnais avoir été bref ; mais j'ai fait en sorte que vous ayez une raison de m'écrire à la première occasion, etc.

Voorburg, le 20 juillet 1664

8 - Si on veut bien considérer, comme par-dessus l'épaule du jeune Baruch, la plume se livrant à la rédaction d'une lettre à un homme endeuillé (d'une des pires pertes qui soient, celle qui oblige à aller à la tombe, s'il n'avait pas d'autre enfant, seul, sans prière des descendants¹⁹), on la trouvera d'une délicatesse inouïe. Si l'on pensait qu'il s'agissait d'un exercice de consolation, on le constaterait immédiatement détourné. Comme si la consolation, c'était soi seul qui pouvait se la donner. Spinoza le dit d'un mot : c'est sa propre consolation devant le malheur d'autrui qu'il vise d'abord. L'oscillation du sentiment spinoziste est étrange. La consolation peut venir de ce que la fortune, identifiée aux tourbillons de l'opinion, au vent violent, errant qui la traverse, semble indifférente à Balling. C'est un fragment d'idée vraie, de désir. Et pourtant, malgré le mépris dont son destinataire fait preuve, il ne peut dissimuler que sa propre consolation, assurée d'un côté, se dérobe de l'autre. Dès le premier paragraphe, voilà l'inquiétude, avec les micro-mouvements et le désordre du comportement qu'elle engendre, qui, chez Spinoza, croît sans cesse, augmente son quantum. Comme si le cœur s'accélérait. Au bord de quelle vérité, de quelle révélation, de quel non-dit est-on ? Que Balling écrive souvent, qu'il donne ainsi l'occasion à Spinoza de développer et d'appliquer de mieux en mieux les principes de *l'Éthique*. Ici, les choses sont lumineusement dites. On trouvera ailleurs peu d'endroits, comme le suggère la note de la Pléiade, où *l'Éthique* trouve aussi bien agencé le champ de son application.

L'imagination²⁰, faculté flottante (Et, II, 44), peut être déterminée aussi bien par le corps que par l'esprit.

Nos affections mélangent les corps divers, mélange d'où proviennent les chimères et les abstractions, genre et espèce par exemple, mais nombre aussi. Si c'est sur le corps qu'elle trouve appui, on la verra sécréter "rixes, blessures, monstres et autres choses semblables". Le lecteur de Freud (et de Perec) connaît trop bien les effets de liste, leur fausse unité, pour se laisser tout à fait bernier. "D'autres choses semblables" supposent un principe commun qui n'est pas évident. Le lien d'être entre la querelle, sa conséquence, les coups, les gnons, les

¹⁹ Chez les Juifs, on dirait sans kaddish, une malédiction. C'est en pensant à ces humains sans descendants que le prophète (Isaïe 56,5) forge l'expression *yad vashem* (littéralement une main et un nom, qui seront tout de même accordés au mourant solitaire) qui est aussi le nom du célèbre lieu israélien où est rappelée la mémoire des six millions de juifs morts seuls pendant la deuxième guerre mondiale. L'hébreu a un mot particulier pour dire le deuil de qui est postérieur dans la génération : *chakoul* (שקול).

²⁰ Chez Spinoza (définition 6 de *l'Éthique*), Dieu est un être absolument infini, c'est-à-dire une substance consistant en une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie. Deleuze, dans son grand livre *Spinoza et le problème de l'expression*, résume cela en trois formules, qui semblent rouler l'une sur l'autre :

a/ Chaque attribut exprime une certaine essence de la substance éternelle et infinie, une essence correspondant au genre de l'attribut.

b/ Chaque attribut exprime l'essence de la substance, son être ou sa réalité.

c/ Chaque attribut exprime l'infinité et la nécessité de l'existence substantielle, c'est-à-dire l'éternité. Nous ne connaissons, comme hommes, que deux attributs (il y en a en principe une infinité. Freud, en inventant l'inconscient a-t-il ouvert la brèche vers un troisième attribut, ou est-ce par là un peu de la substance, un peu du Sujet – comme diront avant lui les philosophes spéculatifs allemands Hegel et Schelling – qui se libère ?) : la pensée et l'étendue (le corps est un mode – c'est-à-dire "ce par quoi, selon *l'Éthique*, I, déf. 5, il est en autre chose par quoi il est aussi conçu" – de l'étendue comme l'esprit un mode de la pensée) qui, selon la fameuse formule, sont montés en parallèle. Deleuze dira qu'il y a "identité de connexion" entre les deux séries, les corps et les esprits, et selon le principe de non-éminence, de non-transcendance, aucun attribut n'est supérieur, dans aucun attribut ne se réfugierait le Créateur, dans aucun ne déchoirait la créature.

blessures et enfin les monstres qu'il faut entendre comme les déformations des corps, comme deux lutteurs entre eux qui finissent par apparaître comme un seul organisme, par coaguler ou copuler, selon, ce lien est lâche. On se dira peut-être que "rixes, luttés et monstres" décriraient assez bien la peinture de Francis Bacon²¹, ses combats de boxe.

L'imagination donc quand elle est déterminée par le corps, "libre et déliée", crée les chimères ; déterminée par l'âme, calquant "en tout les traces de l'entendement", elle crée les présages, les projections, la rémanence des sensations. Spinoza répond point par point, c'est un grand principe spinoziste, *intelligere*, d'abord comprendre, la souffrance de son ami *Balling*. Le sommeil est le temps où l'imagination se déchaîne, et l'éveil sans doute une forme de procédure. Leibniz, dans ses différentiels, est avec Freud le grand penseur germanique du sommeil. C'est une des grandes différences entre Freud et Spinoza, celui-ci fluidifiant le rêve en quelque sorte, ramenant chaque perception à une perception moins claire en amont et plus claire en aval (les fameuses "petites perceptions" de Leibniz), le différenciant comme on dira peu d'années plus tard, celui-là stabilisant plutôt dans des clichés les images du rêve (dans l'interprétation des rêves, la *Traumdeutung*). Ensuite Freud se rapprochera si on peut dire de Spinoza, en abandonnant le geste de l'interprétation, et le laissant peut-être à Jung. Lacan ne livrera dans son œuvre presque aucun rêve nouveau par rapport au corpus freudien.

9 - Et voilà, d'un coup, unique dans l'œuvre, Spinoza qui se découvre. Il se prend comme exemple²². Chimérique espoir que l'expérience de l'un soit exportable, peut-être ou, soudain, dans l'entrefer de ce qui est peut-être un transport ou un transfert, la révélation toujours précieuse d'un rêve, le seul rêve de Spinoza que nous connaissions. "Un matin, alors que le ciel s'éclairait, et que je m'éveillai d'un rêve très pénible (dont on ne saura rien), les images (presque les idoles) qui s'étaient présentées à moi durant mon sommeil se sont offertes (il faudrait plus de connaissance que je n'en ai pour savoir si dans la langue originale le mot qu'on traduit ici par *s'offrir* a la même connotation érotique que le mot français. On s'offre à l'autre, on se donne en don, on se dépossède, on s'abolit dans ce qu'on se doute du désir de l'autre) avec autant de vivacité (toujours, cette attention spinoziste à la vitesse. A Dieu le plus

²¹ On peut remarquer la richesse conceptuelle que Gilles Deleuze tira et du philosophe et du peintre.

²² Au sens où Festus distingue l'*exemplar* et l'*exemplum*, l'*exemplar* étant ce qui est conçu par les sens, et l'*exemplum* ce qui permet au contraire une expérience transmissible (G. Agamben dans son récent livre *Signatura rerum*), Spinoza se prend en exemple. C'est l'inverse du geste du *cogito*, du retour de soi sur soi (un soi dépouillé pour ainsi dire de la pensée et de l'étendue, dont ne survit à l'égo-centrage que le point pinéo-cogital) qui fait fondation. Avec Spinoza, même « exemplaire », le moi ne se donne jamais sans une inscription dans une étendue et une pensée (qui n'est pas pensée d'elle-même). Quelle place – c'est une lettre, privée, on ne peut pas lui accorder une vraie place théorique – pour ce point de méthode chez Spinoza ? Spinoza fait-il de lui-même un cas, un paradigme ? G. Agamben écrit : "Prendre un exemple est donc un acte complexe, qui suppose que le terme qui fait fonction de paradigme soit désactivé de son usage normal, non pour être déplacé dans un autre domaine, mais au contraire pour montrer le canon de cet usage, qu'il n'est pas possible de présenter d'une autre manière." Paradoxe du paradigme qui présente sa propre singularité pour atteindre l'intelligibilité de tout l'ensemble. Paradigme, allégorie, exemple pourront être pesés à l'aune de la pratique psychanalytique, en marge du couple universel-particulier. Comment s'y conduisent le va-et-vient des jugements réfléchissants et déterminants, les anges qui montent et qui descendent, ce seraient d'autres pages.

vite possible, comme dit le *TRE*) que s'il se fût agi d'objets réels, en particulier celle d'un Brésilien noir et crasseux que je n'avais jamais vu auparavant".

10 - Je ne ferai pas un raisonnement en *Quod Erat Demonstrandum*, en C.Q.F.D. La psychanalyse n'est pas un art des preuves, mais des associations, des affinités à découvrir, et parfois un art des nuages et des paysages.

Le Brésil et le Portugal ont une histoire et une langue communes. La communauté marrane, après le décret de 1492 qui décida l'expulsion des Juifs d'Espagne et du Portugal, trouva refuge à Amsterdam, sous la protection de Guillaume qui avait affirmé en 1654 "ne pas trouver bon que les princes cherchent à peser sur la conscience de leurs sujets et à leur retirer la liberté de croire et d'exercer le culte de leur choix". Le grand-père de Spinoza, Abraham Michael d'Espinoza, fut un des grands administrateurs de la communauté et son propre père Michaël, affaibli par la mort de ses trois épouses – Spinoza perdit sa mère à l'âge de six ans – et deux enfants, y exerça des responsabilités importantes.

Il y avait sept classes dans l'Ecole juive d'Amsterdam et les débats mobilisaient de hautes figures, le rabbi Isaac Aboab de Fonseca, kabbaliste et philosophe, Menasse ben Israël (qui eut une correspondance avec Cromwell) et Saül Mortara, ils se donnèrent souvent comme thème l'âpre question de la postérité de Maïmonide. Que faire du postulat maïmonidien qui pose la congruence entre la philosophie et la religion ?

Il eut pour maître un autre Rabbi Aboab²³ (nom en hébreu très chargé du côté du père : *ab* signifie "père" : *aboab*, c'est "père Ô père". Le rabbi Isaac Aboab de Fonseca, lui, partit pour le Brésil en 1664. Un des pères de la yeshivah, un des plus engagés, devint donc brésilien. Spinoza eut il alors une tristesse inconnue qui se réveilla lors de l'évocation compassionnelle et rigoureuse, affectueuse et strictement logique (c'est en n'abandonnant jamais la *ratio* qu'on progresse vers la béatitude) qu'il fit à Balling de son "inquiétude" pour lui.

"Noir et crasseux". De quel pli cela pourrait-il venir ? Peut-être de la vue d'esclaves tels qu'on en croisait en Europe parfois. Le rabbi, exilé de la chaleur du ghetto, apparaissait "dénaturé" s'il avait à s'exiler davantage que les autres. Ce noir et crasseux dit-il aussi quelque chose de la vieille haine de soi du paria juif, ce que pense Memmi et, en le reprenant, ce que propose Geneviève Brykman dans son livre très anticipateur la *Judéité de Spinoza*. On peut, avec au moins autant d'incertitude, se tourner vers la Bible, vers le fils noir de Noé, Cham, le père de Canaan, celui qui n'hésita pas à regarder la nudité de son père ivre et, sans agir, ou en le violant ou le castrant, comme le propose même la page 70a du Sanhédrin, ou seulement en le rapportant à ses deux frères, ce qui vaudra sur sa descendance la malédiction de Dieu. Cham²⁴ apparaît, par la figure nouvellement brésilienne de Rabbi Aboab, comme l'enfant qui est maudit par son père. Le vent de l'excommunication, du *rehem* (רַחֵם) souffle sur toute la vie de Spinoza.

Brésil une fois, Ethiopie une autre fois, Spinoza voyage à la vitesse de la pensée. Rêve d'un fellacha (en guèze "étranger"), d'un de ceux qui se nommaient eux-mêmes *béta Israël* (en guèze encore "maison d'Israël"), juifs coupés des principaux courants du judaïsme, légendaires descendants de l'union du roi Salomon et de la reine de Saba. La religion suit l'*Orit* (la Torah) et ne connaît pas les lois orales. Ethiopien, cet homme rêvé par Spinoza, ne connaît pas le dispositif talmudique, le "bruissement du texte", toutes les couches

²³ On se reportera pour mieux connaître le destin des acteurs si importants de la communauté hollandaise au beau livre du professeur Yirmiyahu Yovel sur Spinoza.

²⁴ Chaud, brûlé. Le mot Ethiopie vient du grec *οψ* (*ops*, visage) et *αιθω* (*aithô*, brûler). L'Ethiopie par ailleurs appelait souvent au secours et avec insistance le Portugal.

d'interprétation, toutes les nuances de sens de toutes les paroles qui, comme le nuage électronique entoure le noyau, ont entouré le texte de la Torah elle-même. Spinoza lui-même, dans la façon géométrique de l'Ethique, dans la langue stratégique du latin (qu'il utilise, par provocation aussi, pour son *compendium* de grammaire hébraïque), dans les audaces du *Tractatus Theologico Politicus*, montrait quelle différence il y avait entre la littérature du ghetto (qu'il connaissait) et sa propre philosophie.

Mais c'est dans un autre coin du texte que ricoche encore quelque chose de ce thème de Cham. Cette fois-ci, ce n'est pas l'extrait d'un rêve. C'est un exemple, Spinoza lui-même se donne en exemple. Les talmudistes (les analystes n'ont pas de règles aussi strictes, et du reste doivent-ils faire que la respiration ou la compensation d'un rêve, sans qu'on le comprenne, continue d'aider à la vie) appliqueraient leur règle herméneutique et concluraient que c'est donc le même exemple qui se continue, et que Spinoza persévère, dans sa lettre à Baling, à parler de lui.

Voici ce qu'il est demandé d'imaginer à Baling, ce qui ne sera pas difficile semble-t-il dans sa situation de père endeuillé. Le postulat est le suivant : "un père aime son fils au point que lui-même et son fils aimé ne forment plus qu'un seul être". La démonstration de Spinoza qui suit est parfaite : "puisque l'âme du père participe idéalement de tout ce qui découle de l'essence du fils, le père (...) peut imaginer l'une ou l'autre de ces choses qui découlent de cette essence (...)". Pourtant il faut en revenir à l'extraordinaire hypothèse : un père peut aimer son fils au point de ne plus former qu'un seul être. On est aux antipodes de l'image mosaïque du père séparateur. Et du reste si Cham (qui était protégé par la bénédiction) a été puni dans sa descendance, dans Canaan et dans Kouch, c'est parce qu'il avait vu son père nu, qu'il s'était découvert par là du même sexe, de la même chair, voire du même être.

Le père et le fils peuvent pour Spinoza s'aimer de telle façon qu'ils sont du même être, que, s'il y a des présages, des hallucinations, ce n'est pas par effet de la transgression de la fonction du père (du symbolique), ce n'est pas par effet du frottis incestueux, que Baling souffre d'une imagination douloureuse, c'est par une imagination abusée.

Couvre tout le texte du petit Hans presque pareillement une sorte de mélange entre le père et le fils. Et Freud considère que c'est le mieux quand le père peut être aussi le médecin-thérapeute de son enfant, et ne voit aucun obstacle, dans les "fumures" des débuts de la Psychanalyse, à coucher sa fille sur le divan.

Un philosophe particulier cependant, qui avoue à la fin n'avoir écrit ces mots que pour susciter des questions chez le lecteur Baling (et chez nous-mêmes), pour relancer le geste d'écrire, pour relancer les gestes en général, les mouvements qui sont les amorces des deuils qui commencent. La lettre de Baling se finit sur l'interminable. Dans son mode.

Bibliographie

Agamben G., *Signatura rerum*, Vrin, 2008.

Brykman G., *La judéité de Spinoza*, Vrin, 1972.

Kant E. *Critique de la Raison Pratique*, trd. Gibelin, Critique de la Raison Pure, Vrin, 1982.

Loraux P., *Le tempo de la pensée*, Librairie du XX siècle, Seuil, 1993.

Roudinesco E., *Lacan*, Fayard, 1993.

Spinoza B, *lettre à Pierre Baling*, 20 juillet 1664, la Pléiade, p.1115-1117.

Yovel Y., *Spinoza et autres hérétiques*, Seuil, 1991.